



Livre de Vie

de Marie Dubois

mars 2026

par [Livredevie.app](https://livredevie.app)



Enfance

Où et quand êtes-vous née ? Que savez-vous des circonstances de votre naissance ?

Je suis née le 14 mars 1954, un dimanche matin, dans la vieille maison de mes grands-parents maternels, à Saint-Aubin-sur-Loire, un village blotti entre les vignes et la rivière. Ma mère aimait raconter qu'il neigeait encore ce jour-là, une neige tardive et légère qui recouvrait les toits comme un drap propre, et que la sage-femme, arrivée à bicyclette, avait dû ranimer le poêle avant tout autre chose. J'avais, paraît-il, les yeux grands ouverts et je ne pleurai qu'une seule fois, comme pour saluer poliment le monde qui m'accueillait. Mon père, mobilisé quelques années plus tôt puis rentré marqué par ses silences, planta ce printemps-là un cerisier au fond du jardin en signe de bienvenue. Cet arbre est toujours là, un peu tordu, mais chaque printemps il fleurit avec la même obstination tendre. C'est peut-être de lui, autant que de mes parents, que j'ai appris à revenir toujours.

Quel est votre plus ancien souvenir d'enfance ?

Mon plus ancien souvenir a la couleur du lait chaud et l'odeur du bois mouillé. J'ai trois ans, peut-être quatre. Je suis assise sur les genoux de ma grand-mère, dans la cuisine, et la pluie tape aux carreaux comme des petits doigts pressés. Elle me tient contre elle en écosant des haricots, et je sens sous ma joue le tissu rêche de son tablier gris, qui sentait toujours un peu la lavande et la fumée. À la radio, une voix d'homme lit les nouvelles ; je ne comprends rien, mais le grave de cette voix me rassure, comme si le monde entier tenait dans cette cuisine. Ce souvenir n'est pas une image nette, c'est plutôt un climat, une chaleur qui remonte, une sensation que quelqu'un veille sur moi et que rien de mauvais ne peut arriver tant que je reste là. Je crois que toute ma vie j'ai cherché à retrouver cette chaleur-là, dans mes propres cuisines, avec mes propres enfants.

À quoi ressemblait la maison de votre enfance ?

Notre maison était longue et basse, avec des murs de pierre calcaire un peu jaunis par le soleil et un toit de tuiles rondes que le vent d'automne faisait chanter. On y entrait par une porte de bois clouté qui grinçait toujours de la même manière, si bien que ma mère savait, sans lever les yeux, lequel de nous rentrait. À l'intérieur, il y avait cette grande cuisine où tout se passait, avec sa cheminée noircie, sa table qui portait encore les entailles des couteaux de mon grand-père, et un buffet lorrain rempli de vaisselle dépareillée. À côté, le salon, presque toujours fermé sauf les dimanches et les jours de deuil, sentait la cire et le silence. À l'étage, trois chambres aux planchers en pente, et cette petite fenêtre du fond, ma préférée, qui donnait sur le potager, les poules et, plus loin, la ligne bleue des collines. Cette maison n'avait rien de remarquable. Elle avait tout ce qu'il fallait pour qu'on s'y sente au monde.

Quels étaient vos jeux et passe-temps préférés ?

Je passais des heures entières dans le grand pré derrière la maison, à inventer des histoires avec des cailloux, des bâtons et des poupées de chiffon que ma tante me cousait. Je bâtissais des « maisons » entre les racines des noyers, avec des couloirs délimités par des brindilles, et j'y

accueillais des personnages invisibles à qui je servais du thé dans des coquilles de noix. Quand il pleuvait, je lisais tout ce qui me tombait sous la main : les vieux romans à couverture jaune de ma mère, les almanachs, les catalogues de graines, et jusqu'aux notices des remèdes de mon grand-père. J'aimais aussi grimper sur le muret et regarder passer les charrettes, en imaginant d'où venaient les gens et où ils allaient. Je crois que c'est là, sur ce muret, que j'ai compris pour la première fois qu'une vie pouvait tenir tout entière dans un regard un peu attentif.



Famille

Parlez-nous de vos parents. Qui étaient-ils ?

Mon père, Henri, était menuisier. Il avait ces mains larges et striées qui savaient tout faire sans jamais brusquer le bois : il disait qu'une planche, si on l'écoutait bien, vous indiquait toujours comment être coupée. C'était un homme silencieux, non par froideur, mais parce que la guerre lui avait pris une part de mots qu'il n'avait jamais vraiment récupérée. Le soir, il fumait sa pipe sur le pas de la porte en regardant les hirondelles, et parfois il me prenait sur ses genoux sans rien dire, ce qui valait tous les discours. Ma mère, Suzanne, était institutrice au village. Vive, un peu autoritaire, terriblement drôle quand elle se laissait aller, elle croyait aux livres, à la propreté, aux lettres bien écrites et à la dignité. Ils ne se ressemblaient pas, mes parents, mais ils s'accordaient comme deux instruments qu'on aurait longuement patiemment mis au diapason. J'ai mis longtemps à comprendre l'amour dont ils étaient capables : il ne se disait pas, il se faisait, dans les gestes du quotidien.

Avez-vous des frères et soeurs ? Quels souvenirs partagez-vous avec eux ?

J'avais un frère aîné, Marcel, de quatre ans mon aîné, et une petite soeur, Colette, arrivée alors que j'avais déjà sept ans. Marcel me protégeait avec cette bourrasque taciturne des grands frères qui n'aiment pas montrer leur affection : il me défendait à l'école mais me tirait les cheveux à la maison, ce qui, dans notre code, voulait dire qu'il m'aimait. Nous avons partagé un vélo, une chambre pendant un été, des cachotteries au sujet des cerises volées, et cette peur commune que notre père découvre la vitre du poulailler cassée d'un coup de pierre maladroit. Colette, ma petite, était mon poupon vivant. Je la coiffais, je l'habillais, je lui racontais des histoires jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Aujourd'hui encore, quand nous nous retrouvons, il suffit d'un mot, d'une odeur de gâteau au yaourt, d'un air de chanson, pour que nous redevenions ces trois enfants du fond de la Bourgogne, complices et rivaux, tissés d'une même trame.

Quelles traditions familiales vous tiennent à coeur ?

Il y en a plusieurs, mais celle qui me touche le plus est la soupe du dimanche soir. Chez nous, quel que soit l'âge de chacun, la journée du dimanche se terminait toujours par une grande soupière fumante posée au milieu de la table, souvent une soupe de légumes du potager, parfois une soupe au pistou en été. On ne se pressait pas, on ne parlait pas fort, on trempait un morceau de pain, on écoutait le silence des uns et le rire des autres. Aujourd'hui, dans mon appartement, je continue ce rituel, même seule certains soirs. J'y ai aussi tenu quand mes enfants étaient petits, et je crois qu'ils l'ont à leur tour transmis. Une soupe, c'est peu de chose. Mais c'est un moyen, discret et sûr, de dire aux siens : « Vous êtes chez vous, et vous êtes attendus. »



École

Comment se passait votre vie à l'école ?

L'école du village n'avait qu'une seule salle, un poêle au milieu, et une carte de France piquée d'épingles de couleur. On y mêlait tous les âges, du cours préparatoire au certificat d'études, et l'institutrice, Mademoiselle Poirier, passait d'un rang à l'autre en distribuant les leçons comme on distribue le pain. Je m'y suis toujours sentie à ma place, non parce que j'étais la meilleure - je ne l'étais pas - mais parce que j'aimais l'odeur du papier, le crissement des plumes, cette petite tension avant la dictée. J'aimais aussi la récréation, quand la cour se remplissait de cris et que nous jouions à l'élastique, aux billes ou à la marelle tracée à la craie. Le soir, je rentrais par le chemin qui longeait le ruisseau, mon cartable sur le dos, en récitant à voix haute les fables de La Fontaine pour ne pas les oublier. Aujourd'hui encore, quand je passe devant une école de village, je ralentis le pas, comme si un peu de moi y était restée pour toujours.

Quel professeur vous a le plus marquée et pourquoi ?

Ce fut Monsieur Legrand, mon professeur de français en classe de quatrième. Un grand homme sec, avec un long nez et des lunettes rondes qui glissaient sans cesse, et une voix qui, quand il lisait, transformait la classe entière en cathédrale. C'est lui qui m'a lu *Le Petit Prince* à voix haute, un après-midi de novembre, alors qu'il pleuvait à verse dehors. Il n'a rien commenté ; il a simplement fermé le livre à la fin, et il a laissé le silence remplir la salle. Je suis rentrée ce soir-là avec quelque chose de nouveau à l'intérieur, comme une porte qu'on venait de m'ouvrir. Il m'a fait comprendre que les mots pouvaient être des maisons dans lesquelles on habite toute sa vie. Je crois que c'est ce jour-là que j'ai décidé, sans le savoir encore, que je deviendrais moi aussi quelqu'un qui transmet. Il est parti quelques années plus tard, muté ailleurs, et je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Mais je pense à lui chaque fois que je rouvre ce petit livre bleu.



Jeunesse

Quels étaient vos rêves d'adolescente ?

J'avais deux rêves, un grand et un secret. Le grand, celui que je pouvais avouer à ma mère, était de devenir institutrice comme elle, avec une classe à moi, une craie, un tablier bleu, et cette autorité douce qu'elle avait quand elle disait « Silence, s'il vous plaît. » Le secret, celui que je gardais pour moi et que je confiais seulement à mon journal, était de partir. Partir loin, à Paris, ou même plus loin, jusqu'en Italie dont j'avais vu une gravure dans une encyclopédie, avec des maisons ocre serrées sur une colline. Je m'imaginais assise à la terrasse d'un café, portant un chapeau de paille, écrivant des lettres à quelqu'un que je n'avais pas encore rencontré. C'étaient deux rêves qui pouvaient paraître contradictoires - rester et partir - mais je crois qu'ils tenaient tous deux à la même chose : le désir d'être un jour à ma juste place, quelque part, et d'y faire quelque chose qui compte, même très peu. La vie, finalement, m'a un peu accordé les deux.



Amour

Comment avez-vous rencontré votre premier grand amour ?

Je l'ai rencontré à un bal de la Saint-Jean, en 1972, dans le pré communal du village voisin. Il faisait cette chaleur épaisse des soirées d'été, il y avait des guirlandes tendues entre les arbres, un accordéoniste qui n'était plus tout à fait juste, et cette odeur de foin coupé qui monte quand la nuit tombe. Il s'appelait Jean-Pierre, il portait une chemise blanche mal repassée et un pantalon un peu trop court. Il m'a invitée à danser en fixant obstinément ses chaussures, comme si toute la difficulté du monde tenait dans ce simple geste. Nous n'avons presque rien dit ce soir-là. Mais quand la valse s'est terminée, il ne m'a pas lâché la main, et j'ai compris - sans mot, comme mes parents me l'avaient appris - que quelque chose venait de commencer. Je ne savais pas encore que nous allions nous marier trois ans plus tard, ni que je porterais son nom pendant presque un demi-siècle. J'ai su simplement, à cet instant, que la nuit avait été bien remplie.

Si vous vous êtes mariée, comment cela s'est-il passé ?

Nous nous sommes mariés en juin 1975, à la mairie et à l'église du village, un samedi matin lumineux. Je portais une robe simple, en cotonnade blanche, que ma mère m'avait cousue avec une infinie patience, la reprenant trois fois parce que je n'arrêtais pas de perdre du poids, tant j'étais émue. Jean-Pierre avait un costume gris qui appartenait à son oncle, avec des manches un peu longues. Nous n'avions pas beaucoup d'argent : le repas s'est tenu dans la grange de mes parents, décorée de branches d'aubépine et de nappes empruntées à la voisine. Il y avait une tarte aux fraises immense, et mon père a fait, pour la première et la dernière fois de sa vie, un discours. Il a dit deux phrases seulement, avec les yeux pleins d'eau : « Marie, tu as choisi un brave garçon. Je vous souhaite le silence des gens heureux. » Et il s'est rassis. Toute ma vie ces mots m'ont accompagnée, comme une bénédiction discrète que je n'ai jamais osé répéter à personne, mais que j'ai essayé, à ma façon, de mériter.



Travail

Quel a été votre premier métier ? Comment l'avez-vous choisi ?

Mon premier métier a été celui que j'avais rêvé enfant : institutrice. J'ai été nommée en septembre 1976 dans une petite école du Nivernais, une classe unique de dix-huit élèves, du CP au CM2, dans un village où la boulangerie ne rouvrait que le mercredi. Je n'avais pas vraiment choisi ce métier ; c'est plutôt lui qui m'avait choisie, à travers ma mère, à travers Monsieur Legrand, à travers cette conviction lentement mûrie que la vie prend son sens quand on transmet quelque chose. Les premiers mois furent terrifiants. Je me souviens d'un matin d'octobre où j'ai pleuré dans les toilettes de l'école avant la première heure, persuadée d'être une usurpatrice. Et puis, peu à peu, les enfants m'ont appris mon métier. Ils avaient, eux, l'habitude d'accueillir les nouvelles maîtresses. Ce sont eux, finalement, qui m'ont dit - sans le dire - que j'étais à ma place. Je leur en garde une gratitude qui n'a jamais faibli.

Quel accomplissement professionnel vous rend le plus fière ?

Ce n'est pas un diplôme, ni une distinction, ni même un poste. C'est une lettre. Une lettre reçue il y a une quinzaine d'années, d'un ancien élève que j'avais eu en CM2 en 1983. Un petit garçon qu'on disait « difficile », qui ne tenait pas en place, dont on prédisait déjà, à dix ans, qu'il « ne ferait rien de sa vie ». Je m'étais entêtée à lui trouver quelque chose : nous avions écrit ensemble, cette année-là, un petit journal de classe qu'il illustrait de dessins étonnants. Sa lettre, trente ans plus tard, m'apprenait qu'il était devenu graphiste, qu'il vivait à Lyon, qu'il avait deux enfants, et qu'il n'avait « jamais oublié la maîtresse qui avait cru » qu'il pouvait dessiner. Je l'ai lue trois fois. Puis je l'ai rangée dans le tiroir de mon bureau, avec les photos les plus précieuses. C'est ma médaille à moi. Elle vaut, à mes yeux, tous les honneurs qu'on ne m'a jamais offerts.



Voyages

Quel voyage vous a le plus marquée ?

C'est un voyage en Toscane, en 1998, avec Jean-Pierre, pour nos vingt-trois ans de mariage. Nous n'avions jamais osé quitter la France jusque-là - les enfants, le travail, l'argent, toutes ces bonnes raisons qui font qu'on remet toujours les grandes envies au lendemain. Nous avons loué une petite voiture rouge, sans climatisation, et une chambre dans une ferme sur une colline près de Pienza. Le premier soir, nous nous sommes assis sur le muret devant la maison, avec un verre de vin rouge un peu trop chaud, et nous avons regardé le soleil descendre sur les collines d'un jaune que je n'avais jamais vu, un jaune vieilli, presque douloureux de beauté. Jean-Pierre m'a pris la main et il a dit : « Il faudra qu'on revienne. » Nous ne sommes jamais revenus. Il est parti quelques années plus tard, avant que nous ayons eu le temps. Depuis, je pense à ce muret, à ce vin, à cette lumière, comme au dernier grand cadeau que la vie nous a fait ensemble.



Épreuves

Quelle épreuve avez-vous traversée qui vous a fait grandir ?

La mort de Jean-Pierre, à l'automne 2004, a été l'épreuve qui m'a le plus construite, si tant est qu'une perte puisse construire quelqu'un. Un cancer foudroyant, découvert en mai, terminé en octobre. Cinq mois, pas un de plus. Je n'ai pas envie d'en raconter ici les détails ; je crois que la douleur profonde des autres est pudique, et qu'il faut la respecter comme telle. Ce que je peux dire, c'est ce qui est venu après. Les premiers mois, j'ai cru que la vie s'était arrêtée. Puis un matin, en février, j'ai ouvert les volets et j'ai vu que le cerisier planté par mon père le jour de ma naissance était en fleurs. J'ai pleuré, mais autrement. J'ai compris, ce jour-là, que la vie ne demande pas notre permission pour continuer, et que ce n'est pas une trahison de continuer avec elle. J'ai appris la solitude, la vraie, celle qui ne fait plus peur. J'ai appris à manger seule à ma table sans avoir honte, à lire jusqu'à minuit sans culpabiliser, à parler à voix haute à Jean-Pierre quand j'en avais besoin. On ne guérit pas de ces choses. On apprend à marcher avec.



Histoire

Quel événement historique vous a le plus marquée ?

Mai 68. J'avais quatorze ans, et j'étais en pension à Nevers pour l'année scolaire. Je n'ai pas vécu les événements de Paris, bien sûr ; je les ai vus à la télévision, en noir et blanc, dans la salle commune où nous nous entassions le soir, les surveillantes tolérant que nous restions un peu plus tard tant tout cela semblait sortir de l'ordinaire. Ce qui m'a frappée, ce n'était pas tant les slogans, ni les pavés, ni les grèves, dont je ne comprenais pas vraiment les enjeux. C'était le fait, tout simple et vertigineux, que quelque chose pouvait bouger. Que le monde, que je croyais fixé une fois pour toutes par les adultes, pouvait être discuté, contesté, réinventé. Je crois que quelque chose s'est ouvert en moi cette année-là, une porte que je n'ai jamais complètement refermée. Sans mai 68, je ne suis pas sûre que j'aurais eu, plus tard, l'audace de faire certains choix de vie qui, pour ma famille, ont paru bien osés. Cet événement ne m'a pas changée. Il m'a autorisée.



Transmission

Quelles valeurs souhaitez-vous transmettre à vos proches ?

Trois choses, si je devais choisir. La première : la patience. Non pas la résignation, qui est son mauvais double, mais cette patience active, presque paysanne, qui sait qu'une chose bien faite demande du temps, et qu'on ne fait pas pousser un arbre plus vite en tirant dessus. La deuxième : la parole tenue. Je crois qu'une vie se mesure moins à ce qu'on a réussi qu'à la fiabilité de ce qu'on a promis. Quand on dit qu'on sera là, on est là. Quand on dit qu'on rendra un livre, on le rend. Ce sont des petites choses ; elles font une grande vie. La troisième : l'attention aux invisibles. Les gens qu'on ne remarque pas, dans les files d'attente, dans les couloirs d'hôpital, dans les magasins ; ceux qui font tourner le monde sans que le monde les regarde. Un bonjour, un merci, une main tenue une seconde de plus. Ce n'est pas grand-chose, mais je crois que c'est là, exactement là, que se joue notre humanité.

Quel conseil donneriez-vous à votre vous de 20 ans ?

Je lui dirais : n'aie pas peur. Pas peur des grands choix, ni des grandes erreurs, ni de ne pas savoir. Tu vas beaucoup douter - de tes capacités, de ton droit à être là, de ce que tu vaux - et tu vas beaucoup trop laisser ce doute décider pour toi. Écoute-le, ce doute, il n'est pas ton ennemi, mais ne le laisse pas conduire. Aussi : parle davantage à ton père. Il ne saura pas te répondre, il n'est pas de cette génération-là, mais il a besoin que tu lui parles, et toi tu regretteras longtemps chacune des conversations que tu n'as pas eues avec lui. Écris. Écris n'importe quoi, mais écris. Ça t'aidera plus tard. Sois moins sévère avec ton corps ; il est bien plus patient avec toi que tu ne l'es avec lui. Et enfin, cette chose que personne ne t'a dite : la vie est très longue et très courte à la fois. Prends ton temps. Mais commence.

Qu'aimeriez-vous que l'on retienne de vous ?

Je ne demande pas qu'on retienne grand-chose. Je n'ai rien fait qui mérite d'être écrit dans les livres, et c'est très bien ainsi. Si mes enfants, mes petits-enfants, ou les élèves qui se souviendront peut-être encore un peu de moi, gardent une image, j'aimerais que ce soit celle d'une femme qui écoutait. Qui prenait le temps. Qui ne cherchait pas à briller. Qui aimait sans faire de bruit. Qui riait fort quand quelque chose la faisait rire, et qui pleurait sans se cacher quand quelque chose la faisait pleurer. J'aimerais qu'on se rappelle que je faisais du bon café le matin, que je n'oubliais jamais un anniversaire, que je gardais toutes les lettres. Et qu'on se rappelle, surtout, que la vie ordinaire - la mienne, la leur, la nôtre - mérite tout ce soin. C'est mon vrai testament. Le reste, mes bibelots, mes photos, mes livres, on en fera ce qu'on voudra ; mais cette conviction-là, si elle passe à travers ces pages, alors je serai partie tranquille.